

Libretto

ANDRÉ LAFON

L'ÉLÈVE GILLES

roman

Libretto

© Éditions Libretto / Libella, 2020.

ISBN : 978-2-36914-554-7

Vous qui vous pencherez sur ces pages avec l'émoi d'y revoir, parmi tant de choses mortes, des figures jadis connues, ne soyez point étonnée de trouver l'enfant qui se raconte si peu semblable à votre souvenir... Mais rappelez-vous ses silences, et sachez ce que vous dérobaient un masque pâlot et des regards qui fuyaient l'interrogation du vôtre.

Je m'appelle Jean Gilles. J'entrais dans ma onzième année, lorsqu'un matin d'hiver, ma mère décida de me conduire chez la grand-tante aux soins de qui l'on me confiait habituellement pour les vacances. J'y devais demeurer quelque temps; une coqueluche qui s'achevait était le prétexte de ce séjour à l'idée duquel j'aurais éprouvé bien de la joie si je ne sais quoi, dans sa brusque nouvelle, ne m'eût empêché de m'abandonner à ce sentiment.

Mon père ne parut pas au déjeuner; j'appris qu'il se trouvait las et prenait du repos. J'osai m'en féliciter, car sa présence m'était une contrainte. Il demeurait, à l'ordinaire, absorbé dans ses pensées, et je respectais le plus possible son recueillement, mais le mot, le geste dont il m'arrivait de troubler le silence provoquaient sa colère; j'en venais à jouer sans bruit, et à redouter comme la foudre le heurt de quoi que ce fût. Cette perpétuelle surveillance où j'étais de moi-même me gênait, à table surtout. Il suffisait de l'attention que j'apportais à me bien tenir pour m'amener aux pires maladresses; la veille même, à dîner, mon verre renversé s'était brisé en tachant largement la nappe. Le sursaut de mon père m'avait fait pâlir, et mon trouble fut plus grand encore à le voir nous laisser et reprendre, au salon, la sonate qu'il étudiait depuis le matin. Ma mère, qui savait sa tendresse nécessaire à mon apaisement, avait différé de le rejoindre pour s'attarder

quelques instants près de moi, puis s'était à son tour éloignée. Demeuré seul avec mes leçons que je n'apprenais pas, j'avais bientôt entendu s'élever sa voix aimable que mon père voulait chaque soir accompagner au piano; le chant terminé, il la retenait encore par une série d'improvisations que j'eusse reconnues entre toutes, et ne la laissait revenir que pour me dire de gagner ma chambre et me souhaiter le bonsoir. Il en avait été ce soir-là comme de coutume, et le concert s'était prolongé fort avant dans la nuit.

L'heure du départ approchant, notre déjeuner fut rapide et silencieux, comme si nous n'avions pas été seuls. Quelques derniers soins firent aller et venir ma mère à travers l'appartement, et jusque dans la chambre où je n'osai la suivre; je laissai mon père sans l'avoir revu.

Pour nous rendre à V..., la petite ville près de laquelle demeurait ma tante, nous prenions le bateau qui, du chef-lieu où nous habitions, y conduit en deux heures. Ce court voyage sur le fleuve était un délice en juillet, et déjà d'un grand attrait au moment de Pâques, mais décembre commençait; le froid nous força de descendre au salon des passagers et, durant la traversée, je demurai à demi somnolent, appuyé à ma mère qui ne cessa pas d'être pensive.

Autour de ce petit salon d'arrière où nous nous étions réfugiés, régnaient une banquette et un dossier de velours rouge au-dessus desquels se trouvaient de profondes fenêtres carrées qui allaient se rétrécissant jusqu'aux hublots que l'eau parfois venait battre.

Entre ces fenêtres, étaient fixés d'étroits miroirs en l'un desquels je regardais se réfléchir notre groupe, avec l'étonnement de nous voir tenir tous deux dans une surface aussi resserrée. Ma mère était coiffée d'une capote de jais dont les brides de velours suivaient l'ovale de son visage, ses yeux fixes restaient sans regard, ses lèvres jointes se creusaient, à gauche, d'une profonde fossette. Elle portait un « boa » de

martre, et ses mains se cachaient dans un manchon de même fourrure, posé sur ses genoux, entre les plis du manteau dont elle était enveloppée. Il n'y avait avec nous que deux dames qui causaient bas, et dont l'une tendait au poêle de fines bottes mordorées. Le jour baissant, nous descendîmes à V...

Lors de notre arrivée, aux vacances, ma tante envoyait au débarcadère une voiture fermée tenant de l'omnibus, dont elle n'usait que pour se rendre à l'église, et que Justin, le fils du premier métayer, conduisait. J'avais dit, un jour, le « wagon », en parlant du lourd véhicule ; le nom qui fit rire lui resta. Le *Wagon*, ce soir-là, ne nous attendait pas ; nous partîmes à pied. Dès les premières maisons, ma mère me fit prendre une rue oblique, par laquelle nous eûmes vite gagné la campagne. Nous nous engageâmes sur une route que je ne connaissais point. Le froid était vif et ma mère marchait vite ; il me fallait hâter le pas pour la suivre et ne pas lâcher son bras, que je tenais sous le manteau. Je regardais vainement autour de moi ; l'ombre croissait, et je cherchais encore à me reconnaître lorsque je m'aperçus que nous allions être arrivés.

Ma tante habitait seule, avec une servante, sur son domaine de La Grangère, une ancienne maison à deux étages, que des ailes plus basses prolongeaient. Perpendiculairement à celles-ci, s'élevaient les logis des métayers, les étables, les hangars et les cuviers que nécessite une exploitation viticole. Une vaste cour s'étendait entre ces bâtiments abrités de quelques arbres ; une allée la reliait à la route entre les champs de vigne qui l'en séparaient. C'est par cette allée que nous arrivions habituellement, dans la douceur du crépuscule de mars, ou le calme des fins de jour en juillet. La voiture, saluée par les gens qui rentraient, tournait lentement devant le perron où ma tante apparaissait soudain, toute riante et nous tendant les bras. Mais le chemin plus court choisi cette fois par ma mère nous amena derrière la maison, jusqu'au portail du jardin. La grille gémit pour nous livrer passage ; au bout de

l'allée, la demeure semblait dormir, avec une seule lueur aux vitres de la cuisine. Segonde, la servante, y rentrait comme nous en touchions le seuil ; elle se récria de surprise heureuse, et laissa choir les menues branches qu'elle portait dans son tablier relevé. L'étonnement de sa maîtresse ne fut pas moins profond ; mais la joie de nous revoir prenait vite chez ma tante la place de tout autre sentiment, et je la trouvai si vive à commander le repas, tisonner la braise, et nous serrer de nouveau dans ses bras, que j'en oubliai la tristesse du voyage, le froid de la route, et me sentis pleinement heureux dès que je vis s'égayer à demi le visage trop longtemps muet de ma mère.

Nous avons trouvé ma tante dans la petite pièce qu'elle affectionnait, et qui séparait, dans la moitié de leur longueur, la salle à manger et la cuisine. Nous nous rangeâmes autour de la cheminée haute. Aux questions affectueuses de ma tante sur nous-mêmes et sur mon père, ma mère répondant de façon évasive, et plutôt avec les yeux, ma tante cessa bientôt d'interroger.

Je regardais, autour de moi, le nouveau visage des choses ; l'intimité de l'hiver changeait l'aspect de la pièce où nous vivions, les soirs d'été, l'âtre éteint, les fenêtres ouvertes à la brise. L'abat-jour ne projetait qu'un cercle de clarté au-delà duquel les meubles s'enveloppaient d'ombre, et semblaient s'écarter de notre vie. Segonde allait et venait, portant du bois au feu, dressant la table. Elle reprochait bien fort à ma mère d'être venue sans prévenir, et s'excusait de ne servir qu'un repas modeste.

Le couvert fut vite prêt, je reconnus la nappe rude, les serviettes et leur senteur de lessive, le dessin des assiettes à dessert. Mais le sommeil de l'enfance pesait déjà sur mes paupières, et je ne sus bientôt plus démêler de mon rêve les voix que j'entendais se répondre à mes côtés. Quand je m'éveillai, après un temps incertain, il me sembla que ma mère essayait des larmes, mais ce fut elle qui me conduisit

au lit ce soir-là, et je m'endormis heureux de ce qu'elle eût bordé ma couche.



Je m'éveillai le lendemain fort avant dans la matinée, et seulement lorsqu'un tardif soleil toucha ma fenêtre. J'appelai en vain ma mère ; sa chambre, contiguë à la mienne, était vide, le feu s'y éteignait ; je la traversai et descendis.

Je trouvai ma tante seule dans la petite salle où elle cousait. À la question que je lui posai en l'embrassant, elle prit le ton des confidences pour répondre que ma mère, pressée de rentrer, était partie sans vouloir troubler mon sommeil. Je ressentis autant de dépit que de tristesse ; il me semblait qu'on se fût joué de moi. Les larmes me vinrent aux yeux, mais Segonde me poussa vers la table où je m'assis, devant la tasse de lait fumant et les tartines grillées qu'elle beurrâ en affectant de m'envier.

Notre arrivée, la veille, l'avait détournée de ramasser les œufs ; elle m'attendit pour aller les prendre, et je la suivis dans le poulailler où nous entrâmes courbés. Il y avait sur le nid une grosse poule noire qui se mit à glousser, le bec dans la plume. Segonde l'enleva adroitement, par les ailes, sans égard aux piailllements de la pondeuse, à qui les coqs répondaient en dehors, et prit, deux par deux, les œufs qu'elle déposa dans son tablier. Je m'étais accroupi près d'elle, les paupières encore humides et gonflées, elle me tendit l'œuf le plus gros en me disant de le passer sur mes yeux, afin, ajouta-t-elle, que mon regard fût plus clair. La tiédeur de la coque polie était douce, en effet, à ma chair gercée du sel des larmes. Segonde me regardait en souriant ; par le petit arceau ouvert sur leur cour, les poules montraient leur tête inquiète, qu'elles tournaient de profil pour mieux voir.

Nous rentrâmes ; ma tante avait préparé sur la table un beau

livre où étaient peints les Rois de France avec, en regard, les Reines, leurs épouses, ce qui faisait, le livre fermé, s'embrasser chaque couple. Louis XI restait sournois sous la bure et les médailles; saint Louis, angélique, avait de longs cheveux peignés que je touchai; mais les Valois, coiffés de perles et de velours, ressemblaient trop à leurs femmes. Il y avait aussi Bayard mourant à Romagnano, devant la croix de son épée, le dos à un arbre, sous les yeux du Connétable de Bourbon; on y voyait encore Jeanne Lainé, dite *Hachette*. De l'embrasure où elle se tenait, ma tante découvrait toute la cour, au-delà du jardin en terrasse; sa corbeille d'ouvrage chargeait un guéridon placé près d'elle et, derrière son fauteuil, la haute horloge semblait veiller. Il n'y avait de meubles que les chaises anciennes et un bahut, la table épaisse, sous son tapis de laine. Des vases dorés ornaient la cheminée haute, avec deux chandeliers et une Vierge de bois dont la hanche saillait pour soutenir Jésus; au mur, était le tableau de première communion de ma mère.

Le jour passa; ma tristesse revint au crépuscule, mais la lampe en eut raison, et le feu réveillé dansa sur les sarments. Ma tante, le soir, me demanda si je faisais ma prière; je dis oui, et je mentis. Ma mère, autrefois, en me couchant, me joignait les mains, et je répétais après elle: *Notre Père... Je vous salue... Souvenez-vous...* Depuis que j'allais seul à ma chambre, je me couchais vite et m'endormais en écoutant le piano. Ma tante se pencha sur moi et me recommanda de dire: « Mon Dieu, conservez, s'il vous plaît, la santé à mon père, à ma mère... » et de ne pas oublier de la nommer aussi; puis, m'ayant embrassé, elle me remit aux mains de Segonde, sur les pas de qui je montais. La chambre de ma mère devint la mienne, mais, la bougie éteinte, j'eus peur, et je pleurai d'être seul.



Un doux matin se leva chaque jour sur ma vie qu'il baignait de clarté bleue et de saine fraîcheur.

Je ne savais de la saison triste que le visage ennuyé qu'elle montre à la ville, ses ciels lourds sur les toits et la boue des rues obscures. Je découvris la splendeur de l'hiver. Ma chambre, située à l'extrémité de l'aile gauche, ouvrait sur les champs que les vignes dépouillées peuplaient de serpents noirs et de piquets, mais la pureté du ciel pâle s'étendait sur elles, jusqu'aux lointains à peine brumeux ; un coteau se haussait, portant un village où le clocher pointait ; des pas claquaient sur la route aperçue et des voix, parfois, en venaient.

Le jardin nu m'étonna : le paulownia y révélait une ossature tourmentée, les marronniers levaient des bras transis, les arbustes semblaient des balais de brande, la haie un treillis épineux. Les groseilliers se mouraient, près de la fontaine qui dégelait, goutte à goutte, au soleil rose. La charmille n'était plus un abri et laissait voir, bouchons de paille mouillée, les nids insoupçonnés aux dernières vacances. Seules les bordures de buis restaient vertes et, sur le mur bas, la toison de lierre se chargeait d'étranges raisins. Je pensais que notre venue avait surpris les choses : la maison dans le sommeil, le jardin sans parure... Les soirs, surtout, étaient beaux ! Dès quatre heures, le soleil atteignait un petit bois de chênes chargés de gui, derrière lequel il descendait en l'incendiant. L'horizon opposé se teignait de rose, et le ciel pâlisait jusqu'au vert. Segonde ouvrait sa porte et jetait mon nom dans le jardin ; je rentrais, et c'était le livre repris, le conte à voix basse, ou l'attente silencieuse sous la lampe, le repas, le coucher prompt... un modeste et sage bonheur.

J'écrivais de mon mieux à ma mère qui, en retour, m'embrassait bien fort, dans ses lettres à ma tante. Elle

pensait venir me chercher à Noël et, malgré l'ennui où j'étais de ne plus la voir, il ne me tardait guère de rentrer à la ville, que j'imaginai si triste sous le brouillard d'hiver. Je pensais plus vivement à elle chaque soir en me couchant et, à mes prières retrouvées, j'ajoutais la phrase enseignée par ma tante : « Mon Dieu, conservez la santé... » Ma tante se défiait-elle de mon bon vouloir, avait-elle quelque grâce pressante à solliciter du ciel?... Elle décida que nous ferions la prière en commun. Le jour même, quand, les cruches d'eau chaude montées et le feu allumé chez sa maîtresse, Segonde vint me chercher, ma tante se mit debout devant la Vierge de la cheminée, attira une chaise que ses mains jointes tinrent inclinée, elle m'indiqua un tabouret à son côté, et Segonde s'agenouilla sur la plaque du foyer. Ma tante commença alors une longue prière, et récita le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Confiteor*, d'une voix fervente à laquelle Segonde répondait. Puis elle annonça qu'elle allait prier Marie pour le rétablissement d'une personne à qui, sans la nommer, elle nous demanda de penser. J'entendis alors les Litanies de la Sainte Vierge, et la statue de bois que fixait la récitante m'en parut auréolée : *Cause de notre joie, Rose mystique, Tour de David...* À chaque invocation, Segonde jetait un rapide « Priez pour nous », par lequel je craignais de voir se clore la prière. Mais les louanges succédaient aux louanges : *Maison d'or, Arche d'alliance, Porte du Ciel, Étoile du matin...* Il me semblait que ma tante les créât à mesure... *Santé des malades, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, Reine des martyrs!*... Les deux femmes se turent, comme une cloche qui a battu tous ses coups, et ce fut une formule plus grave dite pour recommander à Dieu l'âme des morts.

Nous Vous recommandons, ô mon Dieu, les âmes des fidèles défunts et, en particulier, celles des membres de notre famille qui nous ont devancés auprès de Vous. Daignez abréger leurs épreuves, si elles ne jouissent pas encore de Votre lumière ; n'ayez point mémoire des fautes où elles ont pu choir : mais considérez la bonne volonté

qu'elles eurent de Vous suivre, et montrez-nous la même indulgence, à nous, Vos serviteurs et Vos servantes, qui vous prions dans le péché et l'attente quotidienne de la mort.

Ma tante se signa lentement et son baiser sur mon front fut plus grave. Segonde releva dans les angles de la cheminée les deux tronçons de la bûche brasillante, couvrit de cendre les tisons du foyer et, prenant la bougie qu'elle venait d'allumer, elle éclaira notre montée silencieuse vers les chambres.



Les jours ordinaires se suivaient sans différer entre eux, mais le dimanche venait comme l'Époux attendu, dans la paix de notre semaine, et toute la maison se préparait à le recevoir.

Dès le vendredi, Maria, la femme du métayer Gentil, battait le linge au lavoir; le lendemain, ses deux filles venaient aider Segonde qui, déjà, se multipliait. L'eau ruisselait sur les dalles de la cuisine; les vitres étaient frottées mieux que des miroirs; le cuivre des chaudrons, des chandeliers, l'étain des couvercles et des moules reprenaient tout leur éclat. On confiait le plancher de la petite salle et des chambres à une femme renommée pour le savoir rendre luisant. Un homme était distrait du soin des vignes pour celui de la cour et du jardin; la maison envahie devenait inhabitable. La salle à manger, le salon, surtout, restaient seuls paisibles car, notre vie ne les troublant guère, Segonde ne leur infligeait que plus rarement son minutieux nettoyage.

Au soir tombant, tout ce monde s'attablait, non dans la cuisine dont la servante défendait l'accès, mais dans une pièce contiguë où le jardinier pensait toujours ne pouvoir se loger. De bonne heure, Segonde congédiait les convives, coupant court aux causeries et pressant au besoin le repas. Puis, seule, elle commençait la revue et, bien souvent, pour monter, je

devais attendre qu'elle eût relavé quelque carreau, refrotté un chandelier pas assez brillant à son gré, savonné la table, ou donné le dernier coup de balai; car elle n'aurait souffert ni que je pusse gagner ma chambre sans elle, ni de laisser sa besogne pour m'accompagner, malgré le conseil répété que lui en donnait ma tante.

Cette activité la reprenait dès l'aube du jour dominical. Après les premiers soins du ménage, elle regagnait sa mansarde où elle changeait pour un foulard de soie noire le mouchoir de couleur qui serrait habituellement sa tête, se vêtait de neuf sous une mante ronde, et courait aider sa maîtresse.

Ma tante portait, dans la semaine, de longs vêtements gris simplement serrés à la taille, et un bonnet de dentelles dont les attaches pendaient de chaque côté de son visage austère. Elle était haute, et si droite que le ventre offrait son appui aux mains croisées, lorsqu'elle se tenait debout et causait. Elle prenait, le dimanche, une coiffure plus lourde de rubans noirs et violets, dont les brides larges se nouaient à plat sous le menton. Elle descendait avec sa bonne par l'escalier central de pierre blanche, ordinairement délaissé pour l'escalier de service.

La voiture attendait au perron et les emportait toutes deux vers la ville. Je fus du voyage; je connus les cahots de la route et la montée des rues étroites. J'entrai avec ma tante dans l'église déjà pleine de fidèles, où l'on saluait discrètement. Ma tante possédait une chaise et un prie-Dieu marqués à son nom, que la loueuse avait soin de tenir dans les premiers rangs, à la même place. Il fallut solliciter une vieille dame pour qu'elle me cédât la sienne auprès de ma tante. Les enfants de chœur, suivis des prêtres, processionnaient déjà autour de la nef, le *Veni Creator* commençait. Des jeunes filles chantèrent au *Kyrie*; on lisait l'Évangile à voix haute après que chacun s'était purifié le front et les lèvres d'un signe de croix. Le

sermon engagea les fidèles à veiller dans l'attente des jours saints, et le prêtre passa dans les rangs avec une aumônière rouge où chacun laissait tomber un sou. Les chœurs reprirent au *Credo*; une famille offrait le pain béni qui sentait l'encens et la frangipane, et qui retint mon attention jusqu'aux dernières prières que l'officiant récita, à genoux devant l'autel, une main sur le calice, le dos roidi par la chasuble brodée. On sortit. Segonde, qui se plaçait aux bas-côtés, partit mystérieusement par la ville; mais des dames entourèrent ma tante, me reconnurent et voulurent m'embrasser.

Elles s'étonnaient de me voir à cette époque de l'année, où je n'avais pas coutume de venir; il fallut que ma tante me donnât pour convalescent. Des groupes se formaient, grossissaient, puis, d'un effort, s'arrachaient au parvis et marchaient dans la rue.

Nous reprîmes l'omnibus. « Et Segonde, fis-je, reviendra-t-elle à pied?... » Ma tante eut un sourire et prétendit que la servante devait être restée à prier pour nous. Des gens, que la voiture forçait à se ranger, nous saluaient à travers les vitres levées. Au dernier tournant, nous trouvâmes Segonde qui attendait, l'embarrassant fardeau d'une tarte bien enveloppée joint à son missel dans ses mains rudes et, comme ma tante m'observait, je l'assurai m'être douté de la « surprise », en recevant la fragile pâtisserie sur mes genoux qu'elle pénétra bientôt de sa tiédeur.

Le repas, déjà retardé ce jour-là, se prolongeait plus que de coutume, et ma tante, toujours si prompte à se lever de table, n'en finissait plus de boire son café. Quand sonnaient vêpres, la promenade recommençait, coupée d'arrêts, après l'office, chez de vieilles demoiselles avec qui ma tante parlait soudain une langue nouvelle, où passaient des noms inconnus de personnes mortes, le rappel d'événements ignorés qui amenaient de grands silences, durant lesquels on entendait chanter la flamme sur les bûches. Il y eut un dimanche où

nous allâmes au cimetière ; ma tante y pleurait, outre mon oncle, une fille morte jeune, après quelques mois de mariage.

Le soir nous retrouvait silencieux dans la petite salle, mais il gardait quelque chose de la solennité du jour, de la prière chantée des offices, du parfum des vêtements neufs, quelque chose qui en faisait, malgré la solitude retrouvée, et la lampe et le feu habituels, le soir du *septième jour*, un soir bien différent des autres soirs de la semaine.



Si je goûtais alors pleinement chaque jour, et le vivais dans la joie que mon souvenir retrouve, le soir ne m'en apportait pas moins ses angoisses, où l'effroi de l'ombre se mêlait à la tristesse de n'en être pas défendu par la présence de ma mère.

Rappelé dès le crépuscule, je venais sagement m'asseoir près de ma tante, dans l'embrasure où elle avait coutume de se tenir. Elle n'aimait point qu'on allumât trop tôt et, laissant l'ouvrage, elle promenait ses regards au-delà des vignes, sur la bande claire du couchant. Il arrivait alors que les vents orientés de façon favorable portassent jusqu'à nous l'angélus sonnante sur la ville ou le village voisin. Ma tante récitait à voix haute le premier verset de la prière : ANGELUS DOMINI NUNTIAVIT MARLÆ... *L'ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle enfanterait le Sauveur du monde...* À quoi Segonde, préparant la lampe à l'office, répondait : ECCE ANCILLA DOMINI... *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. L'Ave Maria* suivait. Segonde entrait, portant la lampe, et fermait les volets. C'est alors que « l'Ennemie » s'installait près de moi.

J'acceptais de passer des soirées entières à regarder les tisons, par crainte d'aller chercher, dans la pièce voisine, mon livre qui y était demeuré. Notre petite salle éclairée par la lampe, la cuisine où flambait un grand feu formaient mon domaine ; au-delà, tout m'eût paru menaçant et hanté. J'aurais

aimé qu'on fermât à clef, derrière moi, la porte de la salle à manger, et encore celles qui, de la cuisine, ouvraient sur le bûcher et le jardin ; et je ne pouvais comprendre que Segonde tardât tellement à tirer les volets de ses deux fenêtres, aux petits carreaux desquelles le reflet de la flamme me faisait craindre de voir des mufles collés.

La sérénité des deux femmes ne pouvait rien contre un tourment que, d'ailleurs, je n'avouais pas, et qui était faible, en somme, au prix de celui qui m'étreignait dans la solitude nocturne. Nous gagnions les chambres, non par l'escalier central, mais par un autre, plus rustique, établi dans la cuisine, et aboutissant à l'extrémité du couloir desservant l'étage. Je m'arrangeais pour n'y point passer le premier, afin de n'entrer chez moi que derrière la servante. Elle avait vivement fait de m'y installer et, dès qu'elle me laissait, je m'efforçais au calme ; mais l'ombre des rideaux elle-même me gênait et, pour rien au monde, je ne me fusse approché du miroir. Je ne donnais point corps à mon effroi, et je n'aurais pu dire précisément ce que je craignais, mais tout mon être vibrerait d'attente angoissée, et la moindre illusion m'eût tué. Je souffrais moins quand j'étais blotti dans les draps, la bougie éteinte, le dos tourné au vide de la chambre où, parfois, cependant, un meuble craquait. Le sommeil venait bientôt me prendre, mais pour m'être encore bien redoutable. Aux cauchemars habituels où nos pieds se refusent à la fuite, où l'on choit dans un vide sans fin, il s'en ajoutait un plus terrible : ma mère m'y apparaissait mystérieusement réprobatrice, avec un regard froid que je ne lui connaissais pas. Ma tristesse, l'affirmation de mon innocence ne pouvaient rien contre sa rigueur, je suppliais vainement, et finissais par m'éveiller en larmes. Il m'arrivait encore de me revoir chez mes parents, heureux et jouant avec des cubes que je m'amusais à échafauder de mon mieux ; tout d'un coup, la muraille ainsi construite oscillait et menaçait ruine, et je

demeurais terrifié à l'idée du bruit qui allait suivre, et de l'apparition possible de mon père. Je me retrouvais en sueur, haletant... Le silence semblait bruire, la pluie ruisselait sur les branches, un grand vent emplissait l'espace, le tablier de la cheminée s'agitait. Je me sentais seul ! La chambre de ma tante avait deux lits, mais mon oncle était mort dans celui qu'elle m'eût bien facilement offert sur ma prière ; je savais mon mal sans remède, et le subissais, le corps tendu, les yeux clos. Quelquefois, la demi-clarté du matin me venait seule en aide ; je la devinais sous mes paupières et, l'esprit calmé par elle, je goûtais enfin un sommeil profond.

Le jour ne m'épargnait point toute crainte ; je ne traversais pas volontiers les pièces isolées de la maison. La salle à manger, si proche, m'était déjà hostile ; le couloir dallé qui la séparait du salon m'impressionnait de sa résonance et du jour mystérieux dont l'éclairaient les carreaux peints placés au-dessus des portes. Le large escalier me glaçait : je savais, dès cette époque, que mon oncle, atteint de maladie aiguë, avait été relevé mourant sur les dernières marches, soit qu'il se fût précipité dans l'excès de ses souffrances, ou qu'il fût tombé par faiblesse, en appelant à l'aide, pendant une absence de la garde, un matin que ma tante cédait au sommeil. Je n'entrais jamais au salon où deux portraits des hôtes aux premiers temps de leur mariage me demeuraient plus étrangers que s'ils eussent représenté des inconnus. Chaque jour, cependant, on ouvrait les fenêtres de cette grande pièce située à l'extrémité de l'aile droite, et par où la vue s'étendait à travers les branches, jusqu'au fleuve lointain. Mais j'allais seul, et par jeu, chercher du bois dans le bûcher, salle basse attenante à la cuisine, et qu'une petite fenêtre éclairait. Les fagots empilés, les tas de pommes reinettes, les pommes de terre fleurant le sillon l'emplissaient d'une senteur d'automne qui suffisait peut-être, parce qu'elle évoquait des sous-bois et des champs, à chasser toute idée

gênante. J'y jouais à balancer les tresses d'oignons dorés accrochées aux poutres basses sur lesquelles séchaient des pains de savon ; parfois l'un des bulbes, détaché, roulait dans le bruit de sa pelure plus fine qu'un élytre de hanneton. Je traversais cet endroit d'un pied sûr pour gagner une autre pièce dans laquelle, aux jours de la récolte, mangeaient les vendangeurs, et qui, vide toute l'année, gardait sur ses bancs longs, ses tables grasses, l'odeur vineuse des repas paysans. Cette salle ouvrait de plain-pied sur la cour.

Mais mon terrain d'élection était le jardin, avec ses tournantes allées bordées de buis, ses massifs panachés, l'été, de reines-marguerites et de roses, de géraniums et d'hortensias, de véroniques et d'héliotropes. J'y jouais, aux grandes vacances, à faire des pâtés de sable, à créer de nouveaux et minuscules parterres traversés de ruisseaux au bord desquels feuilles et fleurs piquées prenaient la splendeur des végétations tropicales. J'avais là deux amies ; l'une familière, une vieilleuse de plâtre peint, en jupons rouges et paniers bleus, l'air modeste, à la fois, et sensible, et posée sur un socle bas ; l'autre, plus noble, une muse Empire, réfugiée sous la charmille, et dont un bras était cassé. Je leur portais des fleurs ; la vieilleuse les pouvait retenir dans sa main courbée, la muse ne les recevait qu'à ses pieds. Je ne doutais point qu'elles me fussent propices, et je les prenais à témoin de mes travaux. Mais le soir changeait leur aspect favorable ; la muse n'était plus qu'une ombre au fond de la charmille assombrie ; la vieilleuse redevenait de pierre, reculait, on eût dit, sous les branches protectrices, et je laissais le jardin.

Ma sympathie pour ce lieu était telle que l'hiver ne m'en chassa pas, et que je trouvais encore à m'y plaire, chaque jour, aux heures où le soleil brillait. Il se faisait plus rare ; il arrivait qu'il ne perçât qu'un instant, à midi, pour se voiler ensuite, et ne donner plus qu'une clarté rose que le prompt crépuscule éteignait.

Noël était proche, et leur sourire pâle faisait mélancoliques ces dernières journées de l'année qui mourait.



Nous eûmes quelques jours de neige pendant lesquels je ne pus sortir. Le front collé aux vitres, je regardais, parmi les champs recouverts, les maisons éparses, ancrées comme des nef sur une mer unie ; ma tante ayant lu tout haut quelques pages d'Histoire sainte, j'imaginai être dans l'Arche, et qu'une main soigneuse y avait entassé toutes les provisions nécessaires à la traversée de l'hiver.

Noël vint. La veille fut une journée toute voilée de brume douce, où les choses n'étaient plus que leur propre fantôme ; j'eus dans le jardin, au matin, l'impression de vivre au fond d'une eau bleue que le soleil ne perçait pas. Il parut, cependant, vers midi, mais pour se ternir bien vite, et ne laisser après soi qu'une lueur souffrante qui alla s'affaiblissant jusqu'à la nuit. Vers quatre heures, de la cuisine où je regardais Segonde pétrir pour le lendemain un massif gâteau de froment, le jardin m'apparut soudain tout en fleurs, et j'en témoignai ma surprise. Segonde regardait aussi, les deux mains dans la pâte ; j'en profitai pour coiffer mon béret et sortir.

Le froid plus vif du crépuscule avait congelé le brouillard autour des branches et vêtu celles-ci d'une miraculeuse floraison. Je courus follement dans les allées que les buis couverts de neige bordaient d'hermine ; chaque arbuste paraissait plus gainé de corolles que les pêchers au printemps ; les buissons semblaient une cristallisation fragile, et les feuilles encore suspendues y mettaient des pétales. Dans la prairie, chaque brin d'herbe était givré ; j'y brisai ma course ainsi qu'au bord d'un champ de fleurs. Au-delà, se devinait un pays mystérieux où les arbres nus s'achevaient en fumée. Je croyais vivre une féerie, et que les anges allaient passer. Le demi-jour baissa soudain, la

brume devint mauve, je me retournai vers la maison confuse elle-même, au bout du jardin ; mais la lueur du foyer illuminait les deux fenêtres, et j'allai vers elles avec un vif bonheur.

– Et ces fleurs, donc?... me dit Segonde.

Je montrai mes mains mouillées où fondait un reste de givre, et m'assis devant la flamme pour y sécher mes souliers lourds qui commencèrent de fumer.

L'espoir d'assister à la messe de minuit, que je n'avais jamais entendue, me réjouissait. Nous dînâmes plus tard que d'habitude afin que la veillée fût moins longue. Nous nous groupâmes ensuite devant le foyer de la petite salle, à la lueur duquel Segonde, sur une chaise basse, défaisait dans son tablier les grains de quenouilles de maïs pour ses poules : la lampe posée sur la table éclairait le livre pieux dont ma tante nous lisait parfois un passage. Le repas n'avait rien eu de moins frugal que de coutume. La dinde que j'avais vu égorger la veille, la pâtisserie à la confection de laquelle je m'étais intéressé ne devaient paraître qu'au déjeuner du lendemain : « Jésus n'est pas encore né, m'avait-on dit, comme je boudais devant un dessert d'amandes sèches et de nèfles en robe de bure ; en ce moment, Joseph et Marie cherchent où poser leur tête, les auberges sont pleines de voyageurs, et personne ne veut céder sa place à table ou sous le toit... » Je pensais au brouillard nocturne, à la route longue : Comme nous les accueillerions, nous, me disais-je, ce soir, s'ils frappaient !

On avait réservé pour la veillée une bûche énorme qui, vers six heures, fut assise sur un beau brasier de sarments ; j'en fixais des yeux les cavernes rutilantes ; des palais d'or s'écroulaient pour monter, derrière eux, de nouvelles richesses ; en soufflant à certains endroits, on pouvait faire jaillir de longues étincelles qui se croisaient avec un bruit sec sur quoi le silence se refermait. Cependant, Segonde, tout en défaisant les grains de maïs, en plaça quelques-uns devant moi, dans la cendre chaude où ils éclatèrent bientôt en petites fleurs blanches

qu'elle me permit de manger. Ma tante et Segonde craignant de somnoler à la messe, dans l'habitude où elles étaient de ne jamais prolonger bien avant la veillée, nous avions pris un café fort, grâce à quoi le sommeil ne m'inquiétait guère. Il y eut un moment de sa lecture où ma tante parla de «loups ravissants»; ce passage fut suivi d'un silence que Segonde rompit en me disant: «J'en ai vu, moi, des loups, et justement un soir de Noël, en revenant de la ville... Leurs yeux brillaient derrière les buissons de la route.»

– Alors, qu'as-tu fait? demandai-je.

– J'ai crié: «au loup», et j'ai couru en me signant, tellement que j'en perdis l'une de mes galoches, et que je suis rentrée chez nous à cloche-pied... Dame! je n'étais pas bien gaillarde.

– Et maintenant, que ferais-tu? Elle secoua la tête.

– Il n'y a plus de loups dans le pays; c'était dans le temps; on a déboisé depuis pour planter la vigne.

Elle se rappelait l'époque où, les bateaux et chemins de fer encore inconnus dans la contrée, un courrier menait seul au chef-lieu. Son père s'y était même rendu à pied, les deux fois de sa vie qu'il y avait eu affaire; des voleurs faillirent l'arrêter dans un bois qui coupait la route. Segonde, elle, n'avait jamais quitté le pays.

Le temps passa vite et, quand la voiture roula dans la cour, il se trouva que nous songions à peine à partir. Justin, entré dans la cuisine par le bûcher, une lanterne à la main, assurait que la nuit était douce; mais cette sortie à l'air humide ne laissait pas de nous inquiéter. Le feu rangé, la lampe éteinte, nous fûmes enfin prêts et, Justin éclairant la marche, nous reprîmes avec lui la route qui l'avait amené. Je m'étais soigneusement placé entre ma tante et Segonde, mais celle-ci, au milieu du défilé des salles obscures, s'avisa d'un oubli et retourna à tâtons, me laissant fermer la marche; le mouvement par lequel je saisis la pelisse de ma tante fut si brusque qu'elle s'arrêta pour me prendre contre elle et refermer sur

moi son manteau. Segonde nous rejoignit au seuil de la cour. Elle portait sur le bras une mousseline pliée qui me fit lui demander si elle pensait se vêtir en mariée : « Tout juste », me répondit-elle, en montant dans l'omnibus. Le brouillard était dense ; nos lanternes n'y faisaient chacune qu'un petit nimbe de clarté. Le cocher menait presque au pas ; par instants, une silhouette apparaissait brusquement sur la route ; Justin donnait de la voix, un bonjour s'échangeait ; le piéton dépassé se perdait derrière nous. L'odeur des chaufferettes que nous emportions pour l'église emplissait la voiture ; une lourde torpeur me saisit. Les peupliers surgissaient, un à un, et semblaient nous dévisager au passage. Je pensais au *Roi des Aulnes* que ma mère chantait au piano, et dont je m'efforçais de retrouver les paroles dans le cahot rythmique des roues. Je fus tiré du songe par des éclats de voix et l'air froid brusquement entré. La portière ouverte, Segonde s'efforçait de faire monter une vieille femme que nous avions failli écraser.

– C'est-il possible, à votre âge, ma pauvre Mariette, lui disait-elle, seriez-vous pas mieux dans votre lit ?

– On peut pourtant pas vivre comme des bêtes, répondait la vieille ; puis, soufflant sa lanterne par la cheminée, elle ajouta : « Autant d'économisé... sans compter les jambes », et se prit à rire de façon saccadée. Le voyage continua ; l'on commençait d'entendre les cloches comme une rumeur éparse ; les passants se faisaient nombreux et, de plus en plus, me pénétrait l'importance de cette heure qui peuplait les chemins vides et faisait ainsi bruire les airs. L'horrible fracas des vitres secouées annonça le pavé de la ville, nous arrivâmes.

L'office commençait. L'église lumineuse bourdonnait telle une ruche, et je reconnus, dans le cantique dont elle vibrait, un air par lequel, bien souvent, ma mère, le disant lentement, m'avait bercé :